

plus heureuse et la plus inespérée, furent oubliés en quelques mois. Ce fut alors que les regards commencèrent à se tourner vers le duc d'Orléans (1). Ce prince, il faut le reconnaître, se recommandait à plusieurs égards à l'attention publique. La politesse exquise et même obséquieuse de ses manières, l'intérêt de sa conversation, nourrie par le spectacle des plus grands événements contemporains et des scènes les plus variées de la nature, la facilité un peu prosaïque de son esprit, l'élegance de sa tournure, que rehaussait le brillant uniforme de colonel-général, le signalait à la multitude, toujours prompte à se laisser séduire par le prestige des avantages extérieurs. Le parti révolutionnaire qui, longtemps courbé sous le sceptre viril de Napoléon, renaissait aux premiers rayons de la liberté constitutionnelle, voyait avec intérêt en lui le clubiste de 1791 et le guerrier qui avait dévoué ses jeunes efforts au service de la cause républicaine. Les espérances de ce parti en vinrent bientôt à se formuler en complots. Des propositions plus ou moins directes furent portées dès cette époque au prince, qui se fit un devoir et un mérite de les repousser. Son instinct politique lui disait assez que le moment n'était point venu pour lui de songer à la couronne. Il affectait de se concentrer dans le plus modeste isolement. Sa résistance, devenue proverbiale

(1) Les symptômes de cette direction politique avaient été devinés dès le principe par la pénétration de M. de Talleyrand. Pendant le dernier voyage du duc d'Orléans en Sicile, ce ministre dit un jour à Louis XVIII : « Votre Majesté permet-elle que M. le duc d'Orléans revienne bientôt de Palerme ? — Sans doute, répondit le roi, son Altesse sera de retour avant un mois. — Votre Majesté pense-t-elle que l'air de la France soit aussi bon à son Altesse, que l'air des Deux-Siciles ? — Mon cousin est revenu en effet en très-bonne santé, mais je ne pense pas que l'air de Paris fasse maigrir. » M. de Talleyrand vit qu'on ne voulait pas le comprendre, et se tut. Ce fut à Louis-Philippe lui-même qu'il raconta, après 1830, cette particularité.